



le travail

du permanent

Vol. 4 — No 20

14 juin 1968

UN MONDE DE VIOLENCE

Ce numéro est consacré à la violence, problème de brûlante actualité. Suit, pour situer la question, un exposé fait par M. René Rémond, président du Centre catholique des intellectuels français, lors de la semaine d'étude tenue en 1967 par cet organisme.

Le deuxième article, préparé par l'abbé Jacques Bissonnette, aumônier de la CSN, est un résumé des échanges qui ont eu lieu au début d'avril lors de deux journées de réflexion sur la question tenue par un groupe de permanents de la CSN.

Voici d'abord l'exposé de M. Rémond intitulé "Une problématique générale sur la violence".

C'est un grand sujet de réflexion que l'existence de la violence en notre monde : tout ensemble phénomène majeur et interrogation essentielle. La violence est d'abord, avant tout raisonnement, une évidence de l'observation, qui l'aperçoit comme une donnée immédiate et une composante fondamentale de la réalité contemporaine. Certes elle ne date pas d'aujourd'hui et on n'aura pas la naïveté de croire que la chose est absolument neuve. La violence est de tous les temps, peut-être aussi vieille que l'humanité elle-même; elle se trouve dans toutes les sociétés. L'événement a immanquablement déjoué l'espérance constamment renaissante au cœur de l'homme de parvenir à extirper la violence. Au moins jusqu'à présent, elle a resurgi chaque fois, et là même où l'on s'imaginait l'avoir éliminée. Si elle est aussi ancienne, elle est aujourd'hui plus massive que jamais et la question se pose de savoir si ce changement d'échelle n'en modifie pas substantiellement la nature et n'entraîne pas un changement de la conviction humaine.

La violence est partout : dans les relations interpersonnelles, dans les familles divisées, les couples déchirés, les conflits entre les pères et les fils; elle s'étale dans les relations du travail et la lutte des classes; à l'intérieur de la société politique et davantage enco-

re dans les relations entre les Etats et les peuples. Violence encore que la torture ! Violence toujours que la ségrégation et la haine de races ! Omniprésente, elle est aussi multiforme : à côté de la violence brutale, ouverte et qui dit son nom — celle qui se déchaîne dans la guerre — il y a aussi la violence subtile, insidieuse, sournoise. La violence agressive, mais aussi la violence qui circonviert et enveloppe. La violence aveugle voisine avec la violence rationalisée et scientifique. Nous n'aurons garde d'omettre la violence figée, solidifiée, celle de l'injustice consolidée. Il faudrait discerner la violence sous ses visages d'emprunt et apprendre à la reconnaître sous les masques qui la dissimulent et s'interroger sur l'unité et l'identité du phénomène : est-ce bien la même violence sous des modalités différentes ou faut-il admettre une pluralité de phénomènes irréductibles les uns aux autres ?

On se gardera cependant de baptiser indistinctement violence toute manifestation d'antagonisme : tout n'est pas violence dans l'énergie qui se déploie, dans l'autorité qui s'exerce, dans la contrainte qui pèse sur les personnes. Il est capital de marquer la limite où s'arrête l'exercice légitime de l'autorité et où commence la violence. Du reste n'a-t-on pas toujours distingué entre violence et force ? Mais précisément la distinction garde-t-elle un sens ? Certains le contestent : elle n'a jamais eu et elle ne peut avoir aucun sens, car toute autorité est violence; le pouvoir est nécessairement l'expression et l'instrument de la violence qu'un groupe fait aux autres; l'indépendance et l'impartialité de l'Etat ne sont que des leurres. D'autres consentent à admettre que la distinction a pu jadis correspondre à une réalité authentique, mais ils se demandent si elle garde une signification quelconque avec la croissance de la violence. Le moment n'est-il pas venu d'effacer toute distinction entre une contrainte réputée juste et légitime et une violence tenue pour malaisante ? Toute force aujourd'hui n'est-elle pas devenue violence, auquel cas la seule attitude humaine et chrétienne serait de combattre indirectement toute intervention de force, toute manifestation de contrainte, tout recours à d'autres moyens que ceux qui respectent la liberté d'initiative de l'individu ?

Il est indispensable de proposer une définition de la violence, quand ce ne serait qu'une simple convention de langage destinée à prévenir l'équivoque et

à permettre le dialogue. Aussi, sans anticiper sur la réflexion qui en éclairera peu à peu la notion et la réalité, nous réputerons violence toute initiative qui entreprend gravement la liberté d'autrui, qui tend à lui interdire liberté de réflexion, de jugement, de décision, et surtout qui aboutit à ravalier autrui au rang de moyen ou d'instrument dans un projet qui l'absorbe et l'englobe, sans le traiter comme un partenaire libre et égal.

Donnée massive de l'observation, de notre réalité contemporaine, la violence est aussi — peut-être davantage — une interrogation. Ce second aspect est plus marqué qu'il ne le fut jamais. Jamais autant de nos jours on ne s'est interrogé sur la nature et la signification de la violence parmi les hommes. Notre époque devient plus massive, et plus systématique, qu'elle fait aussi davantage question. Jadis subie avec résignation par une humanité qui l'acceptait comme une de ces fatalités contre lesquelles elle n'imaginait pas qu'on pût se révolter, la violence est aujourd'hui contestée, interpellée : elle suscite une protestation dont la clameur s'enfle et s'élève partout où la violence se déchaîne. A ce titre les doctrines et les mouvements qui font de la non-violence un idéal et un moyen pour combattre la violence ont une signification historique.

La violence nous adresse une triple interrogation. Elle interroge d'abord l'intelligence, simplement désireuse de comprendre ses causes et qui aspire à rendre compte de sa nature comme de tous les phénomènes qui affectent le devenir de l'humanité. Elle interroge ensuite la conscience morale, incertaine du jugement à porter et du comportement qu'elle doit adopter. Elle interroge enfin la conscience religieuse, qui se demande comment concilier le spectacle de la violence universelle avec ce qu'elle sait de Dieu et de son amour.

L'intelligence ? Rien, en effet, ne défie autant la raison — si ce n'est la souffrance des innocents, mais ne sont-ce pas deux phénomènes connexes ? — que la violence : défi pour la rationalité dont elle dérange les projets, et énigme qui provoque le désir d'expliquer. La permanence, la massivité, l'universalité de la violence interdisent de la traiter par préterition : impossible

de la nier ou même de la mettre entre parenthèses, comme on fait des exceptions qui viennent à point nommé confirmer les propositions générales. Il n'est pas concevable de tenir la violence pour un simple accident qui viendrait momentanément déranger l'ordre du monde, une anomalie passagère en marge de la réalité constitutive de l'univers. Chaque fois qu'on l'a crue éliminée, elle a reparu. Aujourd'hui, même on la voit surgir dans les sociétés qui se flattent de reposer sur l'adhésion générale à des valeurs communes et l'acceptation par tous de règles identiques pour dirimer les différents éventuels. Faut-il donc admettre que la violence est un donné irréductible, inhérent à l'histoire de l'homme? A tout le moins faut-il l'intégrer dans une vision lucide et cohérente du monde.

Mais alors, d'où la violence vient-elle? Cette question n'est pas la moindre ni la moins décisive de celles auxquelles nous avons à répondre. Pour être à ce point répandue et pour renaître avec une telle promptitude, on est tenté de penser qu'elle a des racines bien profondes. Les trouve-t-elle dans l'homme ou dans les choses? Vient-elle de l'individu ou réside-t-elle dans la nature sociale? Fondements biologiques qui rapprocheraient l'homme de l'animal, influence de la psychologie profonde, effet de l'éducation et en ce cas produit de la culture, ou encore phénomène inscrit dans les structures de la vie en société, telles sont quelques-unes des directions proposées à l'esprit qui scrute les origines de la violence. La réponse préforme le jugement moral et orientera le comportement en face de la violence.

Dans l'ordre de la moralité, personne ne peut se désintéresser de la violence, car personne ne peut s'en dire totalement innocent. C'est une des leçons de l'histoire que la connivence de tous avec elle: les systèmes philosophiques,

les idéologies, les morales mêmes et jusqu'aux religions y ont parfois consenti. Aucune qui puisse dire qu'elle n'a eu aucune part au déferlement de la violence dans le temps de l'histoire. Personne en tout cas ne peut éluder le problème posé par elle à la conscience morale. Les uns pensent que l'humanité parviendra un jour à la supprimer, et les plus optimistes espèrent que ce sera bientôt et sans trop de difficultés. D'autres s'y résignent comme à une fatalité inéluctable: n'y a-t-il pas toujours eu des guerres? Pourquoi donc cesserait-il soudain d'y en avoir? Mais l'homme peut-il prendre son parti d'une situation qui constitue un défi permanent à la raison et à la conscience? C'est sa grandeur de travailler à extirper de sa condition ce qui n'est pas humain, la violence au premier chef. A cette position de principe réplique une vision de l'histoire: si la violence disparaissait de la planète, y aurait-il encore une histoire? L'histoire est changement; sans changement et sans histoire, plus de progrès; or, le changement implique la violence. De cette identification certains déduisent un système où la violence est justifiée comme condition nécessaire et préalable de toute action transformatrice. L'adhésion à la violence devient alors le critère de la sincérité révolutionnaire, la pierre de touche de la générosité militante au service des autres. De là l'attrait qu'elle exerce aujourd'hui sur presque tous ceux que tourmente l'injustice du monde, et qui rêvent de mettre fin au désordre de la société, de libérer les peuples. De là encore la fascination que la violence a exercée sur tant d'esprits depuis un siècle et qui a suscité un culte véritable. Le raisonnement et une mythologie romantique de la révolution s'unissent dans les tréfonds de la conscience collective comme dans le patrimoine des idéologies pour préconiser le recours à la violence comme un mal nécessaire et la condition du

plus grand bien. Entre ceux qui exorcisent la violence et ceux qui la sacralisent, où donc est la vérité? et qui dit la réflexion morale appuyée sur l'expérience historique? Y a-t-il une troisième voie qui soit autre qu'un juste milieu ou une casuistique ingénieuse?

N'y a-t-il pas une politique évangélique de la violence? Poser la question c'est interroger, après la conscience morale, la conscience religieuse. C'est de toutes, l'interrogation la plus troublante. Comment intégrer ce phénomène dans une vision chrétienne du monde et de son avenir? Le monde nous interroge à ce propos, plus qu'il ne le fit jamais: il attend de l'Eglise et des chrétiens la parole qui libère et qui juge, un exemple qui entraîne et qui sauve. Les chrétiens ont-ils quelque chose à dire de la violence?

Recherche et débats
Semaire des Intellectuels
Catholiques 1967
La Violence.

le travail

du permanent

Un aperçu hebdomadaire des questions qui intéressent les permanents de la CSN.

Responsable: Service de l'information et des communications de la CSN.

Composition et impression:
Les Editions du Richelieu Limitée,
100, rue Bouthillier, Saint-Jean, P.Q.
Tél.: Saint-Jean 347-5326
Montréal 658-0613

Résumé des échanges des journées de réflexion des permanents de la CSN

Voici le résumé des échanges qui ont eu lieu lors des journées de réflexion des permanents de la CSN:

1ère QUESTION:

* Quelles sont les formes de violence que nous constatons?

* Où se manifeste la violence?

* Comment se manifeste-t-elle?

● Il y a des violences partout dans le monde (Vietnam, Noirs aux U.S.A., Amérique latine, chez nous).

● Les violences qui s'expriment sont des violences physiques:

— Atteinte à la personne physique, à des droits de l'individu, à des biens, des propriétés;
sont des violences psychologiques (morales):

— Atteinte à la liberté par la propagande, par l'exploitation des passions, par l'ignorance.

● La violence s'exprime souvent de façon spontanée. Elle n'est pas préméditée. Mais le phénomène de masse — de groupe — conditionne l'individu.

● Elle est aussi active:

c'est la violence qui attaque

ou provoquée:

c'est la violence qui réagit à une violence dont on est victime.

● Ce que l'on connaît de la violence, ce sont surtout ses manifestations extérieures, celles qui s'expriment ouvertement.

2e QUESTION:

* La violence fait-elle partie de la vie de l'homme?

* Est-elle naturelle?

● A cette question, certains affirment que l'homme n'est pas naturellement violent; il devient violent, il use de violence à cause du contexte social où il vit.

D'autres disent que l'homme est naturellement violent. L'homme doit dominer le monde qui l'entoure (univers physique — univers social). Il use de violence pour maîtriser ce monde ambiant.

Mais l'homme n'a pas qu'à dominer le monde extérieur. Il a à accéder à sa plénitude comme homme. Il doit se dominer. Il use de violence envers lui-même. On dit alors que l'homme se fait violence.

Il faut souligner que l'homme est un être agressif, que l'irascibilité est une passion humaine. En ce sens, on ne peut pas parler de personnes qui soient des non-violents. Quant au degré de violence, celui-ci est fonction du tempé-

rament, des caractères héréditaires. Le degré de violence exercée serait fonction de chaque individu, de son développement, de sa personnalité.

● Une autre manière de répondre à la question pourrait s'exprimer de la façon suivante :

L'homme est constamment en structure de conflit.

- Soit en structure de conflit **extérieur**, avec son milieu ambiant, qu'il soit physique ou social. A titre d'illustration, soulignons que les hommes sont des êtres pensants. Nous avons des idées, des attitudes différentes. Nous sommes donc en conflit, les uns par rapport aux autres;
- Soit en structure de conflit **intérieur** : c'est la dialectique de l'homme être libre et en même temps être en dépendance de son créateur.

C'est à l'intérieur de ces structures de conflit que la violence peut s'exprimer.

● Tout en reconnaissant que la violence est naturelle à l'homme, il faut remarquer que son usage est le fait d'un être intelligent. On ne peut accepter la violence dont on se sert sans raison. C'est pourquoi on affirme que, dans l'usage de la violence, il faut se faire violence.

● L'usage de la violence est lié à l'idée de l'auto-défense. On use de violence pour obtenir le respect de soi-même, de ses droits. Quand, par exemple, l'homme est privé d'un droit et qu'il devient conscient de cette situation, cette situation peut entraîner l'usage de la violence.

QUESTION PARTICULIÈRE :

* Violence, force ou faiblesse ?

● Quand les hommes usent de violence, nous constatons souvent que c'est le résultat de leur impuissance à maîtriser les événements et les situations. L'usage de la violence exprime la faiblesse de l'homme à agir efficacement dans le contexte social où il vit. S'il s'en sert, c'est qu'il n'a pas d'autres moyens. La violence est un moyen d'exception.

D'autre part, l'usage de la violence peut exprimer aussi la faiblesse de l'individu à se maîtriser, à exercer un certain contrôle sur lui-même.

L'usage raisonné de la violence peut devenir une force. Utilisée de façon irraisonnée, elle est signe de la faiblesse de l'individu.

L'usage abusif et systématique de la violence est à rejeter. Elle est signe que la passion a subjugué l'intelligence et la raison humaine. On ne construit rien avec la violence systématisée.

3e QUESTION :

* Quels sont les motifs profonds qui occasionnent les différentes formes de violence ?

On établit d'abord un principe général :

Les motifs profonds qui occasionnent la violence sont fonction d'un double centre d'intérêt qui me motive à agir.

● D'une part, j'agis parce que j'ai une croyance — je suis convaincu de ce que je poursuis;

● D'autre part, j'agis parce que je crains, je veux me défendre.

Parmi les motifs plus précis,

● On souligne le fait de la **richesse** et de la **pauvreté** qui cohabitent. Donc des inégalités — injustices qui sont entretenues dans la société.

● La violence peut être engendrée par la vengeance (haine) ou par l'amour.

● Le mépris des valeurs : injustice, existence d'inégalité, mépris de la personne, etc, peut inspirer certains à répondre à des états de violence que véhicule notre monde et à s'engager à lutter pour le respect de ces valeurs par le moyen de la violence.

● Les rapports de force qui engendrent des conflits d'intérêts ou de droits dans notre civilisation industrielle peut être à l'origine des expressions de violence.

4e QUESTION :

* La violence et la vie sociale.

* Est-elle une chose normale ? Les procédés de la société démocratique, le contexte juridique, social, culturel ne sont-ils pas des moyens, pour éliminer chez l'homme quelque chose de naturel : la violence ?

● Les institutions politiques, juridiques, etc. ont pour fonction de canaliser les expressions de violence. Ce sont des organismes régulateurs de rapports sociaux pour ne pas aboutir à l'anarchie.

● La société où l'on vit est une société où la violence s'exprime parce qu'on veut la changer. Cette société a été établie par une minorité qui, dans l'échelle sociale, possède une situation privilégiée.

● Quand on parle d'usage de la violence, il faut se rappeler d'une part que la violence est quelque chose de naturel, d'autre part, que dans l'usage qu'on en fait elle est l'acte d'un être **social et libre**. La violence n'est pas un absolu qui définit l'homme — l'homme se définit en même temps être social et libre. Donc, l'exercice, l'usage de la violence est fonction d'un être responsable et libre.

● La société est fondée sur des rapports de force et non de droits (il faut entendre ici le mot "droit" au sens de droit naturel et non de droit positif qui est détermination, précision par les hommes du droit naturel). Dans une société où les rapports sociaux seraient fondés sur le droit naturel, on aurait des valeurs inspiratrices des citoyens (v.g. le bien commun, la justice, la fraternité, etc.). Mais dans une société bâtie sur des rapports de force, ce qui motive à l'action, sont surtout des intérêts que les individus et les groupes poursuivent. Dans cette société bâtie sur des rapports de force, deux types de conflits se présentent : conflits de droits, conflits d'intérêts (ou l'un et l'autre à la fois). Selon que la violence s'exerce dans un conflit de droit ou dans un conflit d'intérêt, on ne peut se servir de la même mesure pour la légitimer.

● Dans une société où se sont établis des régulateurs en vue d'atteindre à une conception de l'ordre et de la paix sociale, on veut éliminer et rejeter la grève et la violence. Par le fait même, la société veut intégrer le citoyen dans sa démarche en vue d'atteindre à l'ordre et à la paix sociale.

● La violence (la grève) est légitime si on a épuisé les autres moyens de règlement — si on a des objectifs justes — si on a des chances de succès; ce ne sont pas uniquement les chances de succès qu'on doit évaluer pour juger de la grève et de la violence.

Pour évaluer l'usage de la violence :

- Il faut la situer par rapport au sujet qui l'exerce, i.e. un être libre et responsable;
- Il faut la juger en fonction des objectifs que le sujet poursuit;
- Il faut tenir compte des circonstances particulières qui l'ont provoquée (ex. : l'usage de la violence doit être proportionnel au droit que l'on veut défendre).

NOTA : L'usage abusif de la violence peut faire de celle-ci un moyen que l'on réprouve. L'émotivité dans l'usage de la violence nous permet de l'évaluer. Il y a toujours un danger d'entraîner les masses humaines, de les manipuler, de les provoquer à la violence sans les respecter comme personnes humaines, intelligentes, libres, responsables.

5e QUESTION :

* La violence est-elle libératrice, facteur de la valorisation pour l'homme et la société ?

* À Quels points de repère ou à quelles valeurs peut-on référer pour évaluer sa puissance de libération ou de promotion humaine et sociale ?

* **Est-elle le seul moteur qui permette à une société de progresser ?**

* **Doit-on chercher à l'éliminer ?**

● La violence est une manifestation de la **liberté d'expression**. Elle est fonction d'une conception que j'ai de la vie. J'ai le droit **personnellement** et **avec d'autres** de m'exprimer dans la société. **Mais** le droit que j'ai n'est jamais absolu. Il a des limites, entre autres, le droit des autres.

● La violence peut aussi être facteur d'équilibre pour l'individu ou la collectivité. Elle permet de dégonfler — de se libérer de frustration. Dans ce cas on parle de la violence comme une nécessité psychologique. Mais dans le conditionnement exercé en vue d'user de la violence, il ne faut pas rendre les individus (personnellement et collectivement) incapables d'agir comme des êtres responsables, de n'agir que par nécessité psychologique ou biologique. On ne respecte pas alors l'homme et sa liberté (responsabilité).

● La violence est au service des valeurs à promouvoir. (Exemple : violence et justice à promouvoir). Les moyens de force doivent être proportionnés aux causes qui les provoquent — à l'ampleur des injustices.

Pour expliciter davantage, nous pouvons dire que les buts à atteindre, les objectifs que l'on poursuit servent à évaluer la puissance de libération ou valorisation de la violence.

● Ceux qui utilisent la violence doivent se comporter comme des êtres responsables même dans l'usage qu'ils en font. On exclut alors tout mouvement uniquement passionné.

● La violence et la solidarité. La solidarité est un autre critère permettant de juger de la force, de la puissance libératrice de la violence.

Dans un monde d'injustices et de violence qui ne fait trop souvent aucun cas de la liberté et de la responsabilité de l'homme, celui-ci peut considérer que pour se faire respecter la seule arme qu'il a, c'est la violence.

Mais l'utilisation individuelle de celle-ci a peu de chance de succès. Le facteur solidarité est très important pour donner à la violence son caractère de succès, de valorisation pour l'homme et la société et cela plus particulièrement pour ceux qui vivent dans l'oppression et qui aspirent à une libération.

Le régime est créateur de violence. Dans ce système, il y en a qui ont le pouvoir, la force. De ce fait naissent des rapports inégaux entre individus et entre groupes. A la force utilisée par ceux qui ont le pouvoir, une autre force s'établit pour contrecarrer la première, la force de la solidarité. Et cette seconde force se veut au service des droits des individus et des groupes à promouvoir.

On peut résumer en disant que la violence est un facteur de libération et de valorisation pour l'homme et la société :

- si elle est au service des besoins humains et non des idéologies;
- si elle est exercée par des personnes conscientes des objectifs qu'elles poursuivent;
- si ceux qui l'exercent se font violence dans l'usage de la violence. Sinon l'homme devient esclave de sa propre violence;
- si la violence s'exerce dans la solidarité. Ce ne doit pas être le fait de quelques-uns ou d'un groupe. C'est l'ensemble social qui doit s'engager dans l'oeuvre de transformation de la cité.

6e QUESTION :

* **La violence ou la non-violence est-elle fonction d'une conception de la vie que nous avons ?**

* **Quelles formes de violence pouvons-nous accepter ?**

* **Par quoi ces formes de violence que nous acceptons sont-elles motivées (contexte culturel, option politique, etc.) ?**

● La société dans laquelle nous vivons véhicule des valeurs (argent, lutte de l'individu, matérialisme, etc.) Il y a contestation de cette société. Les jeunes, par exemple, expriment cette contestation. Et ce, non pas uniquement, comme on l'affirme souvent, par désir d'émancipation mais aussi parce qu'ils sont motivés des valeurs.

● Le combat social peut s'interpréter comme une lutte pour des valeurs. Plus on est conscient que les valeurs humaines et sociales sont absentes ou ignorées dans la société, plus il y a possibilité que la société soit contestée. On souligne le fait qu'aujourd'hui, avec le phénomène de la culture de masse, celui du développement des communications des ensembles humains plus vastes prennent conscience de leur situation et s'engagent dans une transformation de la société où ils vivent.

Le défi permanent lancé à l'homme est une ré-invention continue de la société à partir des valeurs qui sont découvertes, perçues, conscientisées (dignité humaine, liberté, justice, fraternité, etc.).

On peut aussi expliquer la même idée en disant que la contestation de la société est motivée par le refus d'accepter une situation de dépendance économique, sociale et culturelle dans laquelle un trop grand nombre d'êtres humains vivent. La société est dominée par un petit groupe. Ceux-ci dirigent la société en fonction de leurs intérêts. Aujourd'hui s'exprime de plus en plus l'idée d'une démocratie de participation, où seraient exclues les situations de privilèges et où les divers groupes sociaux pourraient contribuer selon leurs particularités et leurs caractéristiques.

Les humbles, les faibles, les dépossédés sont des inventeurs de solutions nouvelles susceptibles de transformer l'image de la société actuelle. D'un autre côté, ceux qui détiennent le pouvoir ne cherchent trop souvent qu'à mettre des tampons, des cataplasmes pour remédier aux maux de la société, sans chercher à la modifier fondamentalement. Ajoutons que le projet social à définir, la ré-invention d'une nouvelle société ne doit pas être élaboré par un groupe social mais par l'ensemble des participants de cette société.

Un danger particulier de nos sociétés industrielles et des institutions qui la composent serait de confier cette tâche à des technocrates et à négliger la contribution des membres de cette société; plus particulièrement à mépriser la sagesse des humbles et des plus faibles. Les plus pauvres dans une société sont ceux qui peuvent le mieux contribuer à une société à bâtir.

7e QUESTION :

* **L'Évangile est-il appel à la violence et à la résignation ?**

* **Nous incite-t-il à se faire violence dans l'usage que nous faisons de la violence ?**

* **Les transformations auxquelles l'Évangile nous incite ne sont-elles pas d'abord un appel à la conversion intérieure sans pour autant négliger les modifications extérieures que nous souhaitons ?**

On a pu présenter l'Évangile comme un message de résignation. On faussait alors le message évangélique.

L'Évangile est d'abord et avant tout un appel à être des hommes, à découvrir notre valeur, notre richesse comme homme engagé dans un univers à faire. C'est un appel à promouvoir des valeurs (justice - amour - respect de l'homme, etc.). Dans cette lutte pour ces valeurs humaines nous sommes invités à nous mettre en cause, à nous mettre en question.

Il y a projet révolutionnaire dans l'Évangile si on veut s'inspirer des valeurs que le Christ propose. Mais la première révolution (la première violence) doit s'exercer envers nous-mêmes. Il faut se faire violence à soi-même dans l'usage de la violence.

Il y a toujours la tentation pour l'homme, parce qu'il est libre et en même temps limité et pécheur, d'abuser de la violence.